

Trop brève enfance

Un village de la Gaspésie, 31 mai 1964. Me voici, poupon de sept livres et demie, joli, me dira-t-on plus tard...

Bien que ma naissance n'ait pas été planifiée, je faisais tout de même la fierté de mes parents. Mon père était celui des deux qui se trouvait le plus surpris de ma venue, puisqu'il avait déjà atteint l'âge de quarante-six ans lorsque ma mère lui avait annoncé la nouvelle de sa grossesse. Ma mère, elle, était encore une jeune femme de trente-deux ans. J'étais la benjamine d'une famille de trois enfants. Deux autres filles, Marjolaine et Jacinthe, aussi espiègles que moi, m'avaient précédée. Dix années me séparaient de l'aînée, mais je n'avais que deux ans de moins que la cadette.

Nous formions une petite famille unie. Nos parents s'aimaient beaucoup et, surtout, ils nous adoraient. Ils étaient natifs de la Gaspésie. Mon père était un travailleur acharné. Il gagnait sa vie depuis son jeune âge avec mon grand-père paternel en œuvrant pour la compagnie du chemin de fer, le Canadian National, où il était cheminot. Son travail nous procurait une vie stable et une bonne position sociale pour cette époque.

Nous habitons une grande maison à deux étages que papa avait achetée à un médecin à la retraite. Nous profitons également d'un grand jardin orné d'arbres

gigantesques qui bordaient la longue entrée ; la mer, à quelques mètres de la cour arrière, nous berçait du chant de ses vagues. C'était un lieu paradisiaque.

Trois ans après ma naissance, la famille s'agrandit à nouveau quand mes parents prirent en charge un garçon de quatre ans prénommé Charles. À vrai dire, ils n'avaient pas l'intention d'adopter un enfant, mais Charles était issu d'une famille éclatée et, comme il se promenait d'un foyer d'accueil à un autre, papa et maman décidèrent de lui offrir une demeure stable. De prime abord, j'étais très jalouse de cet intrus, mais nous avons rapidement tissé des liens très serrés.

Mon milieu familial n'était pas parfait, mais je m'y plaisais bien. Ma mère, douce et merveilleuse, restait à la maison et, pendant toute notre enfance, elle nous a consacré tout son temps. Mes souvenirs de cette époque sont illuminés par sa présence constante et réconfortante, aussi bien que par son dévouement infatigable. Cuisinière hors pair, elle préparait pour nous des repas dont l'odeur alléchante nous accueillait au retour de l'école. L'arôme que dégageait son pain de ménage durant la cuisson me monte encore au nez lorsque j'y pense.

Elle débordait de qualités, mais ses mérites se doublaient d'une faiblesse : elle était totalement dépendante de nous. À ce chapitre, mon père n'était pas moins fragile qu'elle et il ne l'a pas aidée à surmonter ce travers. En fait, le but principal de mes parents était de nous garder le plus longtemps possible à leurs côtés. Maman était vraiment terrifiée à l'idée d'être loin de nous. Or, les universités n'existaient pas dans notre région éloignée, de sorte que, pour entreprendre des études supérieures, il fallait s'exiler dans les grandes villes. Aussi nous encourageait-elle constamment à faire ce qu'elle appelait, dans son jargon à elle, « des petits métiers », pour lesquels la formation était disponible dans les écoles du village.

Mais ces cours ne répondaient pas à mes attentes et à l'idée que je m'étais faite de mon avenir. Déterminée et fonceuse, j'étais bonne en classe et, dès mon entrée à l'école, j'avais déjà beaucoup d'ambition. J'aspirais à faire de « grandes études », comme on disait. Non pas que je dédaigne le parcours professionnel de mes parents, mais je voulais élargir mes horizons en relevant de nombreux défis.

Heureusement pour ma mère, l'admission à des programmes universitaires n'était pas vraiment encouragée à cette époque, surtout chez les filles. Sa conception était donc assez proche de celle qui avait cours à ce moment-là, surtout dans sa génération. Elle s'attendait à ce que nous suivions son parcours, en devenant femmes au foyer, en élevant des enfants et en laissant au conjoint le rôle de subvenir aux besoins matériels de la famille. Il n'empêche que chez les jeunes les idées évoluaient, et je continuais à nourrir mes rêves, malgré ce qu'elle pouvait me dire pour m'en dissuader.

Mes parents n'étaient pas des intellectuels. Ils étaient les aînés de leur famille respective et ils avaient dû quitter l'école très tôt pour assurer le soutien matériel requis par une nombreuse progéniture. Tous deux durs à la tâche, ils nous transmettaient leurs valeurs basées sur la simplicité volontaire. Chez nous, chacun faisait son petit train-train, et personne n'était poussé à atteindre des objectifs grandioses.

Par contre, des principes moraux et religieux rigides ont imprégné notre enfance. Pour le reste, trouver un bon parti, élever des enfants et prier le Seigneur, c'étaient là les idéaux qu'on nous invitait à poursuivre. Je crois que de nous imaginer loin d'eux était plus insupportable à nos parents que de nous voir renoncer à des études avancées.

En dépit de leur anxiété, qui parfois m'étouffait, ils étaient très sensibles et aimants. Je revois encore, par exemple, les grands yeux bleus de mon père baignés de larmes, qu'il laissait couler sans retenue, lorsqu'il nous racontait

la perte de ses deux sœurs emportées par la maladie, ou bien lorsqu'il disait à ma mère de prendre soin de nous et de nous protéger lorsqu'il ne serait plus là. Mon père a toujours été convaincu qu'il décéderait le premier, sans doute à cause de sa différence d'âge avec ma mère. Elle n'appréciait pas entendre de tels propos, qui attisaient ses inquiétudes quant à la santé de son mari et surtout au sujet de l'intégrité de la famille. Elle les disait sans fondement et répliquait :

— Qui t'assure que tu partiras avant moi ?

Avec conviction, il rétorquait :

— Je le sais, et n'oublie pas : fais attention à mes filles quand je ne serai plus là.

Dans notre crainte de voir cette prophétie se réaliser, mes sœurs et moi refusions de prendre notre père au sérieux.

Mais j'étais touchée par sa force et sa sensibilité. Je contemplais avec émoi son visage mouillé de pleurs qu'il ne cherchait absolument pas à cacher, surtout quand quelques larmes accompagnaient son chagrin. Nos parents nous ont toujours enseigné à exprimer nos émotions, à être près des autres, à être disponibles et bienveillants. Nos longues heures de discussion devant une tasse de thé, après chaque repas, rendaient ces instants inoubliables. Chacun faisait le bilan de sa journée, bonne ou mauvaise.

Ainsi, la majeure partie de mon enfance fut merveilleuse. Nos parents nous ont certainement couvés. Ils ont freiné nos désirs de nous envoler du nid familial, et cela a sans doute eu un effet négatif sur notre processus de maturation et sur le développement de notre autonomie. Mais, même avec un certain recul, je ne peux évaluer les coûts ou les bénéfices de cette dépendance. Par contre, ce qui est clair pour moi et qui retient surtout mon attention, c'est que mes jeunes années ont baigné dans l'amour et ont été remplies de doux moments.

La fatalité frappe en traître

Le matin du 10 avril 1977, c'était Pâques et je m'étais levée très tôt, aiguillonnée par l'envie que j'avais de goûter la grosse poule en chocolat qui m'attendait sur une tablette du frigo depuis trois jours et me faisait saliver chaque fois que j'en ouvrais la porte. Tout était calme dans la maison. Mes sœurs et mon frère adoptif avaient quitté le domicile pour passer la journée à la patinoire où se déroulait un tournoi de hockey régional. Ma mère, encore au lit, faisait la grasse matinée, alors que mon père se relaxait dans le rocking-chair de la cuisine. Il m'accueillit chaleureusement lorsque j'arrivai encore tout endormie dans la pièce.

C'était une journée plutôt ordinaire qui commençait pour moi. Je n'avais rien à faire si ce n'est d'assister à la cérémonie religieuse, ce à quoi mes parents m'obligeaient en ce jour de Pâques. Mon père et moi eûmes une brève discussion au sujet de l'énorme morceau de chocolat que je venais d'entamer pour mon petit déjeuner. Il me conseillait fortement de prendre quelque chose de plus nourrissant d'abord. Déçue, je remis à plus tard la dégustation de cette irrésistible friandise. Je trouvais ses exigences très ennuyeuses, à cette époque. Au cours de notre discussion, je remarquai qu'il passait souvent les mains sur son visage comme si une chaleur insupportable l'incommodait.

— Ça va, papa ?

Plutôt que de répondre à ma question, il me demanda :

— Voudrais-tu aller chercher mes cigarettes sur la table de chevet de ma chambre ? J'ai un peu mal à l'estomac.

Je courus à l'étage pour revenir avant que les tartines ne s'éjectent du grille-pain. Il était toujours assis dans le rocking-chair. Je lui remis son paquet de cigarettes en lui jetant un bref coup d'œil pour me rassurer sur son état. Tout semblait aller, à part la moiteur excessive de son front blême qui m'inquiétait un peu. Je regagnai le comptoir de la cuisine pour engloutir mes tartines au beurre d'arachide, dans la hâte que j'avais de revenir au véritable objet de ma convoitise.

La dernière bouchée roulait encore entre mes dents lorsque j'entendis un gros soupir. Saisie, je me retournai vivement. À mon grand étonnement, mon père avait la tête appuyée de tout son poids sur son épaule. Je m'écriai :

— Papa ! Papa ! Réponds-moi !

Mais il ne bougea pas. Instinctivement, je repoussai violemment ma chaise pour lui porter secours.

Mon premier réflexe fut de lui ôter en vitesse la cigarette qui fumait encore entre ses doigts. Je ne cessais de répéter ma supplication :

— Papa ! Papa ! Papa ! Réponds-moi !

Énervée, je tapotais son visage en continuant de crier, mais mes efforts répétés ne suscitaient aucune réaction. L'angoisse m'envahissait. Impuissante, je me mis à hurler à pleins poumons pour que ma mère me vienne en aide :

— Maman ! Maman ! Maman !

Effrayée par mes cris de détresse, elle arriva en dévalant l'escalier plusieurs marches à la fois.

— Qu'est-ce que tu as, Marie ? Mais dis-moi ce que tu as ! criait-elle d'une voix apeurée.

Dans mon affolement, j'avais le souffle coupé et je n'arrivais pas à lui répondre. Elle comprit bientôt mon désespoir en constatant à son tour l'inertie de mon père.

— Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Ah non !

Elle répétait sans cesse ces paroles en lui donnant à son tour de petites tapes sur la joue.

— Israël ! Réponds-moi ! Israël !

Je priais intérieurement, pendant qu'elle répétait ses manœuvres et ses appels. J'étais folle de détresse à l'idée qu'il ne se remette pas. Mais il ne répondit jamais...

J'étais abasourdie par cette scène terrifiante. Je restais là, debout auprès de lui, clouée sur place, pendant que ma mère courait dans tous les sens sans savoir quoi faire. Naturellement, dans son grand désarroi, elle ne m'accordait aucune attention ; la panique l'avait submergée elle aussi, et elle en avait oublié ma présence. Je l'entendais soupirer. Elle faisait les cent pas dans la cuisine en attendant l'aide de ses frères qu'elle avait appelés.

Moi, malgré toutes les preuves que j'avais sous les yeux, je ne pouvais croire à la mort de mon père et je continuais à nourrir mon espoir de le ranimer. Je demeurais à ses côtés en lui tenant la main et en le fixant. Il allait rouvrir les yeux et me sourire, ça ne pouvait être vrai. Mais ni mes prières ni mes espérances ne furent exaucées.

Mon père était décédé pratiquement dans mes bras, foudroyé par une crise cardiaque. Pour la première fois de ma vie, je prenais conscience que la mort était une réalité inéluctable et que rien ni personne n'y pouvait quoi que ce soit. Pas même Dieu, puisqu'Il ne semblait pas avoir entendu mes suppliques. J'allais bientôt avoir treize ans et, jusqu'à ce jour, la mort n'avait jamais effleuré mon esprit. Brutalement, je devais l'apprivoiser en ce matin funeste. Je me serais bien passée de son apparition troublante. J'étais trop jeune encore pour faire face à une telle réalité. Mais il faut croire que la ligne de mon destin ne l'entendait pas ainsi. J'étais à l'aube de l'adolescence et j'avais plus que jamais besoin de la présence de mon père. Ce 10 avril 1977, j'ai subi le premier traumatisme de ma vie, cette vie qui

allait en comporter bien d'autres. Pour la première fois, je comprenais ce qu'on entendait par impuissance.

Je n'ai pas mangé mon chocolat. Depuis, la fête de Pâques me traumatise invariablement et les gâteries pascales n'ont plus jamais eu la même signification pour moi. Ce jour en a toujours été un de commémoration : c'est le rappel de la mort subite de mon père, un événement qui, en dépit de ma volonté et de ce que mes parents m'ont toujours enseigné, occulte la résurrection du Christ.

Dans les mois qui ont suivi ces événements, la présence de mon père m'a manqué de façon insupportable. J'essayais de trouver un sens à sa mort, sans parvenir, bien entendu, à résoudre cette énigme. Je ne comprenais pas, et ma frustration ne trouvait aucune échappatoire. Dans ma jeune conscience, je cherchais des explications sensées à cette tragédie. Mais mes questions existentielles sur la vie, la mort ou la souffrance demeuraient sans réponse. J'avais été punie, me semblait-il, mais de quoi ?

J'étais hantée par ce souvenir atroce et je n'arrivais pas à reprendre mon souffle. Même mes sorties les plus distrayantes n'arrivaient pas à chasser le nuage de tristesse qui s'étendait sur ma vie et qui m'empêchait de voir le soleil.

Les moments les plus pénibles étaient ceux où ma mère dressait la table pour les repas, alors que s'imposait la place vide de mon père. Le noyau familial était brisé et, pour moi, rien n'était plus pareil. Les discussions interminables que nous tenions en buvant notre thé après les repas n'avaient plus la même portée ni le même intérêt. Claustree dans le silence, je souffrais éperdument et je faisais dans ma chair l'expérience pénible de la perte définitive d'un être important pour moi.

Si beaucoup de mes questions demeuraient obstinément sans réponse, je comprenais cependant que ce n'est pas

nous qui décidons seuls de notre sort, que certains événements modulent notre existence. Auparavant, j'avais l'impression que la mort n'existait que pour les autres ; j'avais été tirée abruptement de ma naïveté.

Le temps finit tout de même par atténuer l'acuité de mon deuil. La planète impassible s'obstinait à tourner et, bien sûr, j'étais consciente que je devais poursuivre ma route et cesser d'avoir peur du lendemain.

Mais bien des choses avaient changé dans notre vie. Je continuais à fréquenter l'école et à nourrir mes aspirations, mais ma motivation avait grandement souffert du drame. Il faut dire que notre nouvelle situation économique avait carrément annihilé mes ambitions de poursuivre de longues études.

Pour la première fois de sa vie, ma mère avait dû intégrer le marché du travail. Elle avait déniché un emploi à temps partiel comme cuisinière dans un petit restaurant du village. Nous étions habitués à jouir de sa présence constante et rassurante à nos côtés, et son départ chaque soir pour le travail nous apparaissait comme une injustice. Le matin, avant que nous partions pour l'école, elle partageait avec nous ses minimes pourboires sur le coin de la table pour payer nos repas à la cafétéria. Son budget était maigre, et elle insistait pour nous préparer des boîtes à déjeuner, mais nous nous y opposions fortement. Nous voulions manger à la cafétéria comme auparavant et comme tout le monde le faisait. C'était une question de statut social, en quelque sorte. Pas question qu'on se moque de nous et qu'on nous traite de pauvres. Nous voulions maintenir notre train de vie. Mais ma mère eut beau travailler d'arrache-pied pour satisfaire notre fierté, il a bien fallu nous résigner graduellement à nos nouvelles conditions matérielles.

Maintenant à la tête d'une famille monoparentale, ma mère devait assumer seule beaucoup de responsabilités, alors qu'elle avait toujours été dépendante de mon père à de

nombreux égards. Quant à nous, nous avons été contraints d'acquiescer prématurément une certaine maturité, puisque nous devons occuper un emploi à temps partiel pour lui venir en aide. Notre précarité financière me consternait et ravivait sans cesse ma nostalgie de la présence rassurante et réconfortante de mon père.

Par contre, ma mère a vraiment eu à cœur de nous protéger, en nous consacrant tout le temps et toute l'énergie que lui laissait son travail. Elle n'avait que quarante-quatre ans au moment du drame, mais, malgré son jeune âge, elle ne s'est jamais permis de fréquenter un autre homme, bien que les occasions s'en soient présentées à plusieurs reprises. Non seulement c'était une belle femme, mais elle possédait en plus de grandes qualités. Que voulez-vous, ses principes et ses convictions religieuses strictes lui interdisaient de refaire sa vie. Elle considérait cette éventualité comme inconcevable et irrespectueuse envers la mémoire de son défunt mari.

Au début, cette conduite irréprochable me rassurait, car je craignais qu'un inconnu s'installe dans nos vies et prenne la place de papa. Pourtant, au fur et à mesure que je franchissais les étapes de mon deuil et que je gagnais en maturité, je me disais qu'il aurait été bénéfique pour elle de partager, avec un compagnon, ne fût-ce que ses joies et ses peines. Elle était femme avant d'être mère ; elle éprouvait des besoins naturels qu'elle avait refoulés pour adhérer, selon moi, à de fausses croyances.

Les convictions religieuses de ma mère, comme celles de bien des gens de sa génération, étaient fondées sur la punition plutôt que sur l'amour et ne lui permettaient pas de satisfaire ses besoins. En outre, l'opinion des autres comptait beaucoup pour elle et les qu'en-dira-t-on influençaient toujours ses décisions. Elle manquait d'assurance, contrairement à mon père qui était convaincu de ses idées et qui ne craignait pas de les afficher. Comme nous habitions une

petite paroisse où s'entremêlaient les histoires de tout un chacun, les restrictions ne manquaient pas.

Ainsi, maman nous obligeait à assister à la messe pour des motifs intimement liés à l'avis des voisins. Les quelques dimanches matin où j'aurais préféré lambiner dans mon lit, ma mère insistait pour que nous nous rendions à l'église. Je protestais en lui disant :

— Tu m'y obliges pour rien ! Je n'écouterai même pas le sermon du curé et je vais dormir sur le banc !

— Ça ne me dérange pas, pourvu que tu y sois.

Je crois qu'elle aurait pu me répondre : « Pourvu que l'on t'y voie. » Je devais bien paraître, faire bonne impression, c'était primordial. Par ailleurs, en fréquentant l'église, je recevais la bénédiction du curé, véritable laissez-passer pour l'au-delà. Comme si le simple fait d'assister à la messe tous les dimanches et d'être étiquetée comme quelqu'un de bien suffisait pour sauver mon âme, et la sienne par le fait même !

Il faut ajouter que l'une de ses convictions les plus fermes tenait dans ce proverbe : « La parole est d'argent et le silence est d'or. » Elle a si bien réussi à m'inculquer cette attitude que j'ai passé la majeure partie de ma vie à accepter les opinions de tout un chacun sans répliquer.

Lorsque j'assistais aux cérémonies religieuses, il me répugnait au plus haut point de voir des gens de très mauvaise foi, assis sans gêne à l'avant. Ils faisaient bonne figure et, qui sait, peut-être croyaient-ils vraiment sauver leur âme sans effort. Le message que ma mère me livrait était semblable au leur, me disais-je : frauder, haïr, juger et commettre tous les péchés capitaux, ce n'est pas grave, pourvu qu'on nous voie à l'église et que la communauté ainsi que le curé nous accordent leur bénédiction. Je n'avais rien contre la pratique religieuse ou contre Dieu, mais je trouvais ridicule d'être obligée de me plier aux convenances pour qu'on m'accrole une étiquette fausse.

Afin de stabiliser la situation financière de la famille et peut-être aussi pour combler le vide laissé par mon père, plutôt que de refaire sa vie avec un autre homme, ma mère prit la décision d'héberger ma sœur aînée, son conjoint et leur fillette d'un an, Shirley. Cette solution avait le mérite d'apaiser sa peur de voir son aînée s'éloigner d'elle. De mon côté, je m'initiai à un petit travail avec ma tante Lucette, la sœur de ma mère, dans une quincaillerie du village. Ensemble, nous faisions le ménage du bâtiment tous les samedis et dimanches. Grâce au modeste revenu que me procurait cette activité, je pouvais payer mes dîners à l'école, allégeant d'autant la charge de ma mère.

Nous étions maintenant plusieurs à partager la maison familiale, et la cohabitation n'était pas toujours facile. Jacinthe, Charles et moi en étions au stade de l'adolescence, et nos aspirations ne coïncidaient que rarement avec celles des jeunes mariés aux prises avec un bébé. Nous devions nous astreindre à davantage de discipline et, lorsqu'il y avait conflit, malgré la légitimité de nos requêtes, la balance ne penchait pas souvent en notre faveur, étant donné notre jeune âge. Il nous fallait renoncer à la présence fréquente de nos amis et mettre une sourdine à la musique que diffusaient nos appareils électroniques. Tout le monde devait s'ajuster, et ma mère tâchait tant bien que mal de satisfaire les besoins de tous, de désamorcer les conflits et de faire en sorte que chacun ait sa place, aussi confortable que possible. À travers tous ces changements, il ne faut pas oublier que nous devions encore nous adapter à l'absence de notre père.